

Quand nous serons des héros

Michaël La Chance

Numéro 75, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2000). Quand nous serons des héros. *Inter*, (75), 3–9.

Quand nous serons des héros

Michaël LA CHANCE

Nous constatons une tendance chez les artistes et les intellectuels à se vouloir toujours plus « professionnels ». Car, pour la plus grande gloire de l'épopée techno-économique planétaire, nous assistons aujourd'hui à une héroïsation du professionnel. Les intellectuels se veulent héroïques – en occupant toutes les tribunes, sans contester les conditions de visibilité dont ils bénéficient. L'artiste fait preuve d'une créativité déficiente lorsqu'il s'agit de se forger ses propres critères de réussite. C'est contre cette professionnalisation de l'art que s'enregistrent aujourd'hui un certain nombre d'interventions iconoclastes, de délinquances symboliques, de déviances anti-art... Nous avons voulu, dans le texte qui suit, brosser le portrait de ces nouveaux professionnels, artistes ou intellectuels, qui se révèlent plus territoriaux et méritocratiques que jamais dans leur capitalisation de la culture.

« We could be heroes »

En 1977, Brian ENO et David BOWIE composaient la chanson *Heroes*, soulignant la solitude de l'individu dans la foule, la glorification d'une certaine déviance, la difficulté de donner sens à sa vie dans une société où les modes de vie sont devenus des marchandises. Vingt ans après, *Heroes* est devenu le thème et la bande sonore d'une campagne promotionnelle lancée par les publicistes Wieden & Kennedy pour Microsoft : la répétition du refrain « We could be heroes » met en valeur la détermination des petites entreprises qui se sont enrichies en acceptant de faire partie de l'empire Microsoft¹. Il s'agit en l'occurrence de l'héroïsme des mercenaires socio-économiques qui, se mettant au service des seigneurs de guerre très puissants, viendront augmenter les hauts faits de l'épopée capitaliste.

Les nouveaux héros seront les « professionnels » : logocrates des bio-manipulations, de l'info-contrôle, de la macro-modélisation et autres penseurs de fer. En cet âge nouveau, la sophistication d'une technique au service de l'action apparaîtra comme la plus haute réalisation humaine. Car tout sera action et tout sera réaction dans une machine techno-économique légitimée par la nécessité pour chacun d'améliorer sa situation matérielle. L'ère des Titans, c'est la domination de la planète par des corporations (médias, technologies, industries...) plus puissantes que les États². C'est la priorité absolue donnée à l'activité matérielle, lorsque celle-ci devient sa propre finalité et ne mesure plus son progrès et son succès qu'en fonction de l'accumulation des richesses. En ce nouvel âge de fer, tout est action et nul ne saurait agir sans devenir l'instrument de puissances titanesques.

Pourtant, nombre d'entre nous croient promouvoir l'homogénéité culturelle de notre époque tout en conservant leur indépendance d'esprit. Le monde de la publicité et des images corporatives s'empare de la culture populaire pour s'immiscer dans les foyers – en fait, il s'approprie également les hautes sphères de la culture, comme on peut le constater aujourd'hui avec la « professionnalisation » de l'éducation, de la recherche et de la création. Les artistes s'ingénient à résister à l'avancée de la culture des Titans, à détourner une culture qui parvient toujours à recontextualiser leur travail dans un sens « profitable » – alors que les intellectuels font tout leur possible pour embrasser

cette servitude, pour courtiser leurs nouveaux maîtres. Ils adoptent ces comportements (fétichisme du succès, ostentation du pouvoir, déni de toute réalité hors une logique de l'efficacité) non par émulation pour certaines figures héroïques (les seigneurs du complet-veston), mais par encadrement mimétique du **comme si** : comme s'ils étaient inspirés par ces idéaux de civilisation, comme s'ils avaient le désir d'être eux-mêmes des héros. « We could be heroes » : comme si nous étions déjà des héros socio-économiques, pleinement justifiés par l'exclusivité de l'action.

Les intellectuels croient qu'ils n'ont rien à vendre et donc qu'ils ne peuvent être achetés. Ils restent persuadés de leur indépendance. On vérifie chaque fois qu'ils sont trop heureux de faire partie de l'actualité, d'avoir quelque prise sur le réel, sans interroger ce qui permet cette appréhension selon les relais invisibles d'un système qui a le pouvoir de définir le réel. Ils se laissent fasciner par le pouvoir de l'argent et deviennent « penseurs de fer » d'autant qu'ils se croient hors d'atteinte, d'autant qu'ils croient préserver la distance par un discours critique. Ils ne voient pas que les Titans de notre époque définissent les conditions du succès, que ce sont des prédateurs du succès : « If you fail, blame the gene pool. If you succeed, run for your life or the Titans will get you³ ». Le déterminisme mimétique est plus fort que la donne génétique. Mais les intellectuels ne soupçonnent pas la capacité d'appropriation et d'assimilation des géants corporatifs, quand ceux-ci peuvent se nourrir des manœuvres anti-corporatistes les plus extrêmes. Comme si la preuve devait encore être faite que les mots ne veulent plus rien dire, ou plutôt que la critique ne sert plus qu'à redonner momentanément sens à un langage qui ne manquera pas, finalement, de servir des finalités de profits et de contrôle. À notre époque, ce que nous appelons culture est une consommation de masse des images, et c'est aussi la démultiplication des tribunes : nous aurons tous nos quinze minutes, notre heure ou notre jour de gloire, selon le rêve warholien de faire de nous des héros, quand la minute héroïque ne sera pas moins précieuse dans tous les cas. Ainsi chaque intellectuel et chaque artiste aura son jour de gloire, de cette gloire dont s'affublent les travestis et les « drag queens » chantés par BOWIE : « You could be heroes, just for one day ». Il n'est pas indifférent que ce soit aujourd'hui Microsoft qui entonne ce refrain pour louer ses vitrines vidéo-électroniques. Pendant ce temps, ce que nous appelons politique s'est déplacé dans le corps et dans la consommation ; la dissidence consiste à soustraire le corps au travail (par son intoxication, son piercing, etc.) et à refuser de choisir entre deux produits fabriqués par un même conglomerat international. Car nous n'avons pas d'autres territoires à conquérir : il ne nous reste qu'à incarner des images, s'identifier à des produits. Qu'on se rappelle : la campagne publicitaire de Microsoft se réappropriait les grands titres musicaux de la culture populaire des années 70 sous le slogan général : « Where Do You Want To Go Today ? ». L'idée générale, comme dans la campagne Pepsi, était d'affirmer qu'avec Pepsi, Nike, Microsoft, Disney, Warner Com., vous êtes libres d'aller où vous voulez, vous êtes sur un territoire nouveau puisque toute terre est bonne à conquérir. Vous pourrez ainsi être des héros conquérants : vous pourrez changer

1. DEE, Jonathan. « But is this advertising », *Harper's Magazine*, January 1999, p. 67.
Canadian Establishment Seized Power, Viking, 1998.

2. NEWMAN, Peter C. *Titans. How the New*
3. Id., p. 576.



l'histoire, créer un monde où il n'y aura de réalité qu'économique, où il n'y aura d'idéal que l'efficacité. Nos penseurs de fer affichent une préoccupation majeure pour l'efficacité du travail et des communications : celle-ci semble transcender les intérêts particuliers – mais c'est parce qu'elle est devenue une fin en soi. Que l'on soit simple initié ou grand-prêtre du culte des Titans, notre image d'efficiences corporatives nous sert de blindage idéologique contre le sort des millions de personnes qui ne bénéficient pas des mêmes conditions de vie que nous. Notre aisance donne la mesure de notre indifférence, quand le confort personnel requiert un tel blindage.

Car l'être humain est réduit à ses habitudes : de consommation, de vote, etc. Les habitudes peuvent être inculquées dès le plus jeune âge, ce sont des programmes culturels soutenus par des mécanismes économiques, qui se répandent et se stabilisent par émulation, comme si ces programmes bio-culturels trouvaient leur fondement dans une nature mimétique de l'être humain. Comme si l'être humain n'était plus qu'un substrat amorphe que viendrait parasiter une organisation idéologique titanesque, un programme économique planétaire. Cette lecture « mimétologique » (DAWKINS, BRODIE...) vous semble paranoïaque ? Ceux qui redoutent la domination des États par des entreprises transnationales, qui craignent la subordination de toutes les institutions (éducation, eau, électricité, santé, etc.) à une logique de profits rapides qui se feront au détriment de l'environnement, des emplois, des infrastructures, tous ceux-là sont assurément paranoïaques. Mais alors la culture des Titans n'est pas moins paranoïaque, lorsqu'elle parvient à convertir tous les discours critiques pour les mettre au service de sa fable mandevillienne, lorsqu'elle utilise toutes les résistances et les déviations pour les mettre au service de son credo héroïque selon lequel la compétition est au fondement de la vie et la consommation est au fondement de la prospérité⁴. Alors le héros ultime est celui qui se perçoit comme étant le fier produit de tous les processus de sélection et qui n'a de cesse d'en inventer de nouveaux, celui qui ne se contente pas de consommer (il porte l'uniforme convenu par toutes les grandes marques, la veste Tommy, les lunettes Ralph Lauren, etc.) mais accélère la consommation et intensifie la compétition : aux chevaliers d'industrie se sont ajoutés les barons médiatiques, les mercenaires du marketing, les gourous de la mode. Cela sans compter tous les petits salariés qui se sont sacrifiés pour l'entreprise dans une passion héroïque du travail qui leur sert de justification morale ; c'est ainsi que l'on voit apparaître un héros d'un genre nouveau dans les feuilletons télévisés au Japon : « Il peut paraître égocentrique mais [...] il est le genre de personne que l'on aimerait avoir pour supérieur, collègue ou subalterne⁵ ». Le héros moderne est porteur d'un code génétique gagnant, il est un clone parfait dans l'encadrement mimétique des « professionnels ».

L'accent mis actuellement sur l'« autonomie » de la société, de la vie individuelle, de l'esprit humain, du savoir rationnel, sert à occulter nos dépendances envers l'environnement, envers les pays pauvres, envers les méprisés de nos sociétés... alors que notre équilibre est basé sur la surconsommation et l'exploitation, l'autoritarisme et la désinformation, cela aussi bien à l'intérieur de chaque institution que dans le rapport macro-social entre

l'Occident et son reste. Nous ne voyons pas ces dépendances justement parce que l'intelligibilité de notre monde est fonction de notre modèle de réussite économique-sociale. Cette leçon foucauldienne – le savoir est fonction du pouvoir – prend une résonance particulière aujourd'hui, alors que nous sommes parvenus à porter ce projet du savoir à ses conséquences extrêmes, alors que nous sommes grisés par l'idée que le savoir est un pouvoir, que la description est un commandement⁶. Nous affirmons ainsi l'autonomie de notre savoir et restons aveugles aux pouvoirs sur lesquels il repose. Voilà l'inconscient de notre société : c'est le travail de l'altérité qui est au cœur de l'identité et la constitue, c'est aussi le refoulement violent de cette altérité, soit tout ce que la pensée présuppose d'impensé pour se rapporter à elle-même, tout ce que la communication présuppose d'incommunicable pour établir la présence réciproque et simultanée des locuteurs. Voilà l'inconscient *fin de millénaire* : nous portons le monde en nous-mêmes. Il est temps de l'apprendre à une époque où l'on se donne la mort d'une planète en spectacle.

Portrait du héros

Les penseurs de fer, les héros de l'action, sauront prendre la mesure de la violence requise pour que s'impose cette autonomie monocéphale du savoir qui s'autogénère comme savoir ; ils sauront tirer profit de la violence titanesque de l'époque. En récusant toute dépendance envers les cultures différenciées qui pourraient nous permettre de penser un travail de la mort dans la vie, de l'altérité dans le même, de la souffrance dans la mémoire, de l'inconnu dans le connu, en affirmant l'autonomie héroïque de chaque individu (sans mémoire, sans inconscient, aliéné...) et de sa conscience érigée en forteresse, la solitude de chacun paraît une preuve de force, paraît une plus grande force que de nombreuses et solides amitiés. Le rapport à soi semble plus net, les amitiés paraissent trop brouillonnes, d'où le refus des zones floues quant aux personnes et à leurs rapports : *flou* au sens de « fatigué » et aussi de « fluide ». L'autonomie individuelle est cautionnée, l'autisme efficient est glorifié : héros de téflon qui n'adhère à rien, qui n'a plus rien à voir avec le héros dangereusement ambigu de BOWIE. En fait, le rapport à soi ne rejoint pas l'autoréflexivité cartésienne mais plutôt la conformité de l'individu à sa propre image : identité absolue à soi mais aussi ressemblance infaillible à une image empruntée – laquelle nous apparaît claire et nette comme un *cogito*, dans la garantie qu'elle nous offre d'appartenir à la corporation des penseurs de fer. Un tel individu n'a que faire du vague sentiment d'être en vie, il veut une identité stable et roborative. Cela semblait paradoxal il y a peu, mais ce ne l'est plus guère : chacun remédie au sentiment de sa non-existence en se réfugiant dans une image de lui-même, image qu'on lui aura vendue, dans laquelle il aura été promu. En cette époque où nous devons tant à la réalité des images, où l'on accorde un pouvoir de rédemption infini aux images de Disney, on ne saurait se laisser « déplacer » par l'inconscient que si cet inconscient constitue l'ordre implacable de la société, que s'il n'y a d'autre inconscient que la rationalité souveraine de la société elle-même.

De même que la première organisation du prolétariat classique a été précédée, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, d'une époque de gestes isolés, « criminels », visant à la destruction des machines de la production, qui éliminait les gens de leur travail, on assiste en ce moment à la première apparition d'une vague de vandalisme contre les machines de la consommation, qui nous éliminent tout aussi sûrement de la vie. Il est bien entendu qu'en ce moment comme alors la valeur n'est pas dans la destruction elle-même, mais dans l'insoumission qui sera ultérieurement capable de se transformer en projet positif jusqu'à reconvertir les machines dans le sens d'un accroissement du pouvoir réel des hommes.

[Tiré de *Internationale Situationniste* n° 7, avril 1962]

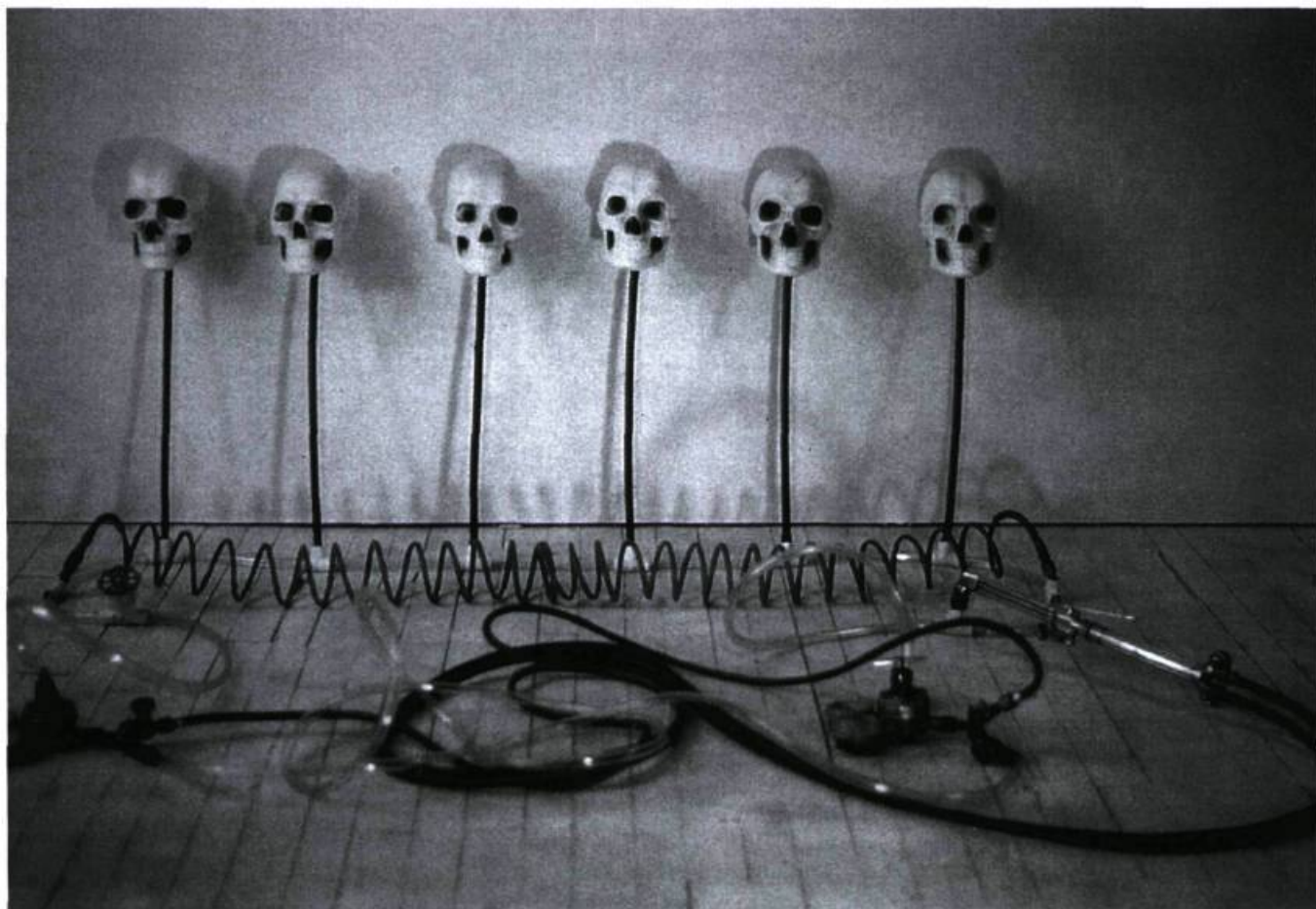
4. Cf. DOWBIGGIN, Ian, *Suspicious Minds. The Triumph of Paranoia in Everyday Life*, Macfarlane, Walk & Ross, Toronto, 1999. 5. KAWAZOE, Makoto, « Le salarié, héros de bande dessinée » (repris du *Nihon Keizai Shimbun*, Tokyo), *Courrier International*, 448, 3-9 juin 1999, p. 46.
6. Voir « Les défis du virtuel », *Spirale*, n° 155, juillet-août 1997, p. 8.

Qui a suggéré que les rapports humains précèdent et organisent notre conscience du monde ? Qui a suggéré que l'amour serait la dimension de l'existence, quand l'amour ne serait pas subordonné à la reproduction du social, ne serait pas l'épanchement d'un désordre animal ? On ne devient sujet qu'au sein de la pluralité humaine, qu'à s'inventer à travers nos discours et nos actions et aussi dans notre manière de vivre auprès des autres : parce qu'on est notre manière de « nous » vivre, quand bien même floue et velléitaire, quand « les hommes échangent l'étreinte/de leurs mains tendues⁷ ». Pourtant, à l'ère des Titans, chacun doit renoncer à quelque « attitude », tous adhèrent à un profil aux contours bien nets qui les rend interchangeables, ne soupçonnant pas le rôle qu'ils jouent et la violence qu'ils exercent. Aujourd'hui, les héros de la macro-modélisation prétendent connaître les exigences matérielles de notre monde et s'en autorisent ; ce sont nos nouveaux héros, ceux que l'Internationale néolibérale-puritaine des chefs d'État veut honorer : « Nous voulons une société qui célèbre ses entrepreneurs qui réussissent, au même titre que ses artistes⁸ ». Les intellectuels éprouvent une attirance sans borne pour les critères de réussite dictés par les barons libre-échangistes, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'ils veulent faire partie de cette élite de professionnels, et ensuite parce que cette réussite est une valeur en soi : il ne s'agit pas de réussir sur le plan économique pour permettre d'autres réalisations, mais de **réussir pour réussir**. Nous en avons pour exemple l'adaptation servile de nos institutions de savoir et de culture aux exigences économico-sociales des Titans quand les artistes et les intellectuels veulent réussir comme les entrepreneurs. L'université, voulant faire compétition aux géants corporatifs, en renonçant à son ouverture humboldtienne sur la culture, contribue à une **professionnalisation** de toutes les activités sociales et culturelles⁹. À une époque où nos **penseurs de fer** veulent transformer l'agora antique en tour de contrôle avec couronne d'écrans cathodiques, nous devrions plutôt nous interroger sur la possibilité d'adapter la société à l'université.

À l'ère des Titans, toute personne peut être évaluée en fonction de sa force techno-économique, même si les personnes ainsi évaluées répondent de postures existentielles totalement étrangères à ce critère. Quand il n'y a d'autre richesse que celle qui se produit, se compte et se vend, nous ne sommes plus riches de la Terre, de notre liberté individuelle, de la qualité de nos liens affectifs, du temps de vivre, etc. – nous ne serons riches que lorsque tout cela sera également produit et vendu, lorsque nous nous vendrons à nous-mêmes l'existence humaine. Nos critères de réussite ne sont pas interrogés ni mis à jour : l'idéal « professionnel » qui prévaut actuellement procéderait-il d'un modèle de gestion déjà obsolète ? En fait, il provient d'ailleurs, comme on le voit avec l'apparition d'un conformisme mortel, lorsque le champ social est abandonné aux héros de notre temps, à ces héros du jour (comme on dit : employé du mois), c'est-à-dire à des personnalités « sub-autoritaires » caractérisées par l'expérience pathogène de la non-réalité de l'existence d'autrui : ceux-là mêmes que NIETZSCHE appelait les « éreintés ». Notre incapacité de reconnaître la réalité d'autrui se manifeste de deux façons :

1- par une destructivité dans laquelle on essaie d'épuiser notre expérience négative des autres. Certes, nous sommes tous, pour une part de nous-mêmes, des bourreaux qui veulent tuer pour nier l'existence de l'autre. D'où l'importance de se vivre comme multiplicité, dans l'ouverture de notre impensé, pour relancer sans cesse nos tendances destructrices dans un système mobile et ouvert qui saura les neutraliser.

2- L'expérience de la non-existence d'autrui se traduit aussi par le besoin de se mettre en position d'autorité, ou à l'abri d'une autorité. Il se traduit par le besoin de s'assurer que l'on existe, par la consistance que nous donne un statut professionnel, par l'importance excessive attachée aux conventions¹⁰. L'individu ne cherche pas un équilibre qui lui est propre, il cherche plutôt à donner une objectivation sociopolitique à ses carences psychologiques en consolidant ses attaches institutionnelles. À l'ère des Titans, pas de salut hors de toute attache institutionnelle, hors



Christine PALMIERI, *La grande expiration*. Photo de l'artiste.

7. HÖLDERLIN. *Les Titans*, (trad. P. JACCOTTET, G. ROUD, A. Du BOUCHET), in *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 894.
8. Manifeste du 8 juin 1999 co-signé par le premier ministre britannique Tony BLAIR et le chancelier allemand Gerhard SCHRÖDER. Cf. *Le Nouvel Observateur*, N° 1807, 24-30 juin 1999, p. 56.
9. MORIN, Edgar. « Réforme de pensée, réforme de l'Université »,

de toute appartenance corporative. C'est ainsi que l'université devient la caserne des artistes et des écrivains, soumettant toute vie artistique et intellectuelle à un culte de l'autorité, à une idolâtrie de l'image sociale, à une professionnalisation anti-solidaire. Pourquoi les poètes et les artistes, les écrivains et les créateurs ne peuvent-ils pas s'exalter entre eux, s'enrichir et se relancer les uns les autres ? Ils laissent leur statut professionnel régler leurs rapports et leur vie personnelle, laquelle disparaît lorsque la consommation et le travail deviennent le stade suprême de l'expression de soi. Lorsque, demain, vous disparaîtrez, personne ne vous aura jamais vu. **On ne vous voit que si on peut vous envier et que si vous avez l'« oreille » des cadres supérieurs** : « On ne sait pour quelle raison, le héros est intime avec les membres de la direction¹¹ ».

Les penseurs de fer vantent l'universalité des droits, mais ils ne sauraient reconnaître ceux-ci à des personnes dont l'existence ne leur apparaît même pas. Les institutions excellent dans l'appropriation symbolique des valeurs et des droits mais se révèlent négligentes dans l'application de ceux-ci : vous aurez des droits tant que vous n'en aurez pas besoin. La globalisation économique jette tous les individus les uns contre les autres dans une compétition qui ne considère que les caractères macro-significatifs de l'individu et renonce à toute autre valeur. C'est ce qui permet aux penseurs de fer de limiter leur responsabilité : celle-ci s'arrête au minimum de responsabilité professionnelle qui incombe à leur tâche. Ce qui leur permet de transmettre les instructions et d'y obéir – comme EICHMANN le faisait si bien – sans connaître une responsabilité plus haute : être solidaire de la survie des autres, être responsable de leur dignité. Les penseurs de fer oublient qu'ils pensent et parlent dans une communauté humaine dominée par des géants économiques qui ont si bien infiltré tous les aspects de la vie qu'aujourd'hui ils produisent cette vie. Contre cette vie toujours déjà donnée, déjà conquise, il importe de se mettre en état de survie, de découvrir combien notre existence dépend de celle des autres – ce qu'on éprouve seulement lorsqu'on met sa propre vie en jeu dans ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce qu'on crée, ce qu'on refuse et aussi dans tout ce à quoi on acquiesce. C'est là retrouver une responsabilité fondamentale de l'être humain dans son rapport aux autres et à lui-même : le devoir d'épargner la honte à autrui et de se respecter soi-même.

Pour un art anti-héroïque

Chez les créateurs en art, la situation me paraît moins critique quand ceux-ci parviennent davantage à définir leurs finalités propres, à concilier les critères de réussite techno-économiques avec une création artistique où l'impossibilité de réussir alimente la nécessité de tenter. On s'étonne d'ailleurs de l'**abdication** des intellectuels lorsqu'ils se révèlent incapables de se définir par eux-mêmes et qu'ils substituent à la discussion pluraliste l'exclusion institutionnelle de ce qu'ils ne veulent pas. Pourtant, n'est-ce pas le privilège du héros de trouver dans les événements et dans ses propres actions l'occasion de se définir ? Qu'il n'y ait plus en ce monde pour les intellectuels que des avantages matériels, est-ce un manque d'imagination ou plutôt un désespoir ? Est-ce plutôt un désir d'accaparer toutes les tribunes, dans la crainte de se découvrir obscène, lorsqu'on assiste aujourd'hui à

une prise en otage de la pensée et de son histoire par des « professionnels » de la pensée et leur rationalisme universalisant ? Faut-il s'en étonner, quand les idéaux platoniciens se retrouvent sur les étagères des grandes surfaces (achetez du « vrai », du « beau », de l'« authentique », du « bien », du « juste »...), ou plutôt quand les grandes marques sont érigées à hauteur d'idéaux platoniciens ? Pour tous ces penseurs de fer, épris de logique (l'exclusion) et d'économie (la compétition), il ne saurait plus y avoir de profondeur historique des mots, de mémoire des œuvres, de témoignage à recueillir dans la pensée. La culture est découpée en capsules d'information, la signification ne répond pas à des manières d'être – les penseurs de fer se révèlent particulièrement haineux envers la pensée de l'écriture. Certes, la logique est un adjuvant formidable de la pensée, mais c'est par l'écriture que la pensée du sujet entre dans une immédiateté qui dépasse la logique, qu'elle retrouve une exigence intime qui n'est pas seulement arguments, et une explication qui n'est pas seulement théorie. Ce mouvement intime qui rend toute pensée possible, voilà ce que notre penseur de fer redoute le plus : il s'est excommunié lui-même pour échapper à toute contamination qui le révélerait comme sujet – toujours déplacé par la métaphore, travaillé par le manque, tarauté par l'affect, s'incarnant comme résistance, soumis aux dérivations du désir. C'est pourquoi il lui semble préférable que le désir humain soit enfermé dans la répétition infinie d'une boucle publicitaire.

Les penseurs de fer n'ont jamais eu à penser pour eux-mêmes ; ils tiennent pour acquis que l'institution s'acquitte de la double tâche d'enrichir les vies individuelles et de faire avancer le savoir, qu'ils n'ont qu'à s'intégrer à l'édifice pour participer à ses bonnes œuvres, que la prospérité et l'accroissement des géants corporatifs, qu'ils soient techno-économiques ou idéo-culturels, sont créateurs de démocratie. Le seul fait d'appartenir à une corporation idéo-culturelle nous investirait ainsi des qualités morales qu'elle s'est appropriées. Bien sûr, notre refus d'admettre que cette corporation est au service de quelques intérêts particuliers sert à camoufler ceux-ci. Les gladiateurs de comité, les héros de couloir peuvent régler leurs comptes en prétendant ne pas tenir compte des personnes, en prétextant toujours œuvrer au nom de finalités plus hautes : ils manient la sélection et l'exclusion plus sûrement que les Borgia maniaient le poignard. Ils invoquent des « objectifs » pour mieux dessiner l'exigence d'être « des nôtres », c'est-à-dire de la race des héros, de ceux que nous rencontrons tous les jours : ceux qui mesurent leur importance à leur affairerement. Leur fascination pour l'idéal professionnel du nouvel ordre économique n'a d'égal que leur soif pour les possibilités récréatives infinies de Planet Hollywood, s'ils pouvaient vivre indéfiniment pour ne rien manquer de ses derniers films, confortablement installés dans le Home Movie System de leur sous-sol, embaumés par l'éclat phosphorescent des écrans de télévision.

Les penseurs de fer sont prêts à ménager une petite place à la culture, celle-ci n'étant pour eux qu'un secteur de l'économie qui doit dépendre des investissements corporatifs – la saine compétition encore – et non pas des subventions qui n'engendrent que des monstruosité. Ils sont prêts en effet à reconnaître qu'il y a un tragique de la vie, mais ce tragique n'existe pas

Le brouillage culturel, ou *culture jamming*, est en quelque sorte un outil dont se servent les activistes pour faire avancer leur cause, quelle que soit cette cause. Le brouillage consiste à pervertir les messages déjà en place, les subvertir, les déconstruire et les détourner de leur sens original.

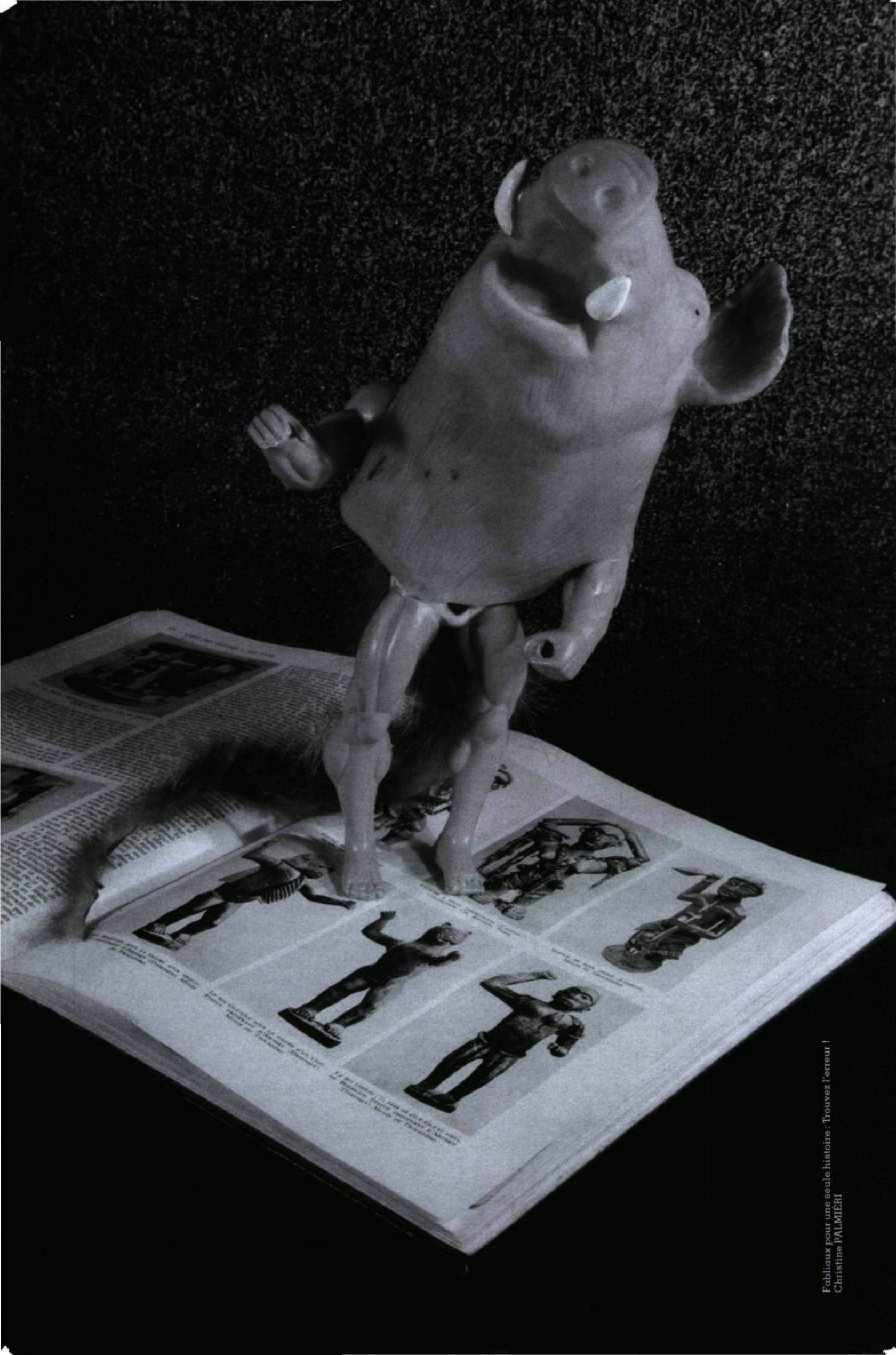
Cela peut se faire à la manière d'*Adbusters*, par des antipubs, mais aussi en sabotant littéralement des panneaux publicitaires le long des rues. En fait, les façons de faire du brouillage, à l'instar de l'imagination, sont illimitées. La plupart du temps, le *culture jamming* s'exprime comme une critique, voire un rejet de la société de consommation. (...) Le brouillage culturel descend littéralement du mouvement des situationnistes internationaux de Guy DEBORD (...)

[Source : *Le brouillage culturel : l'art de la subversion*, Brian MYLES, *Le Devoir*, Montréal, jeudi 18 février 1999]

Motivation, N° 24, 1997. « Adapter la modernité à l'Université, c'est rééquilibrer la tendance vers la professionnalisation ». Voir du même auteur, *La tête bien faite*, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1999.

10. ADORNO, T.W., FRENKEL-BRUNSWIK, E., LEVINSON, D.J., NEVITT SANFORD, R. *The Authoritarian Personality*, New York, Norton Library, 1969.

11. KAWAZOE, Makoto. *Op. cit.*, p. 46.



« Que reste-t-il à faire ? Rien d'autre que détruire la forme actuelle de la civilisation. Dans ce domaine, « détruire » n'a pas le même sens qu'en économie : détruire ne signifie pas priver l'humanité de produits matériels nécessaires à sa subsistance et à son développement ; cela signifie détruire des hiérarchies spirituelles, des préjugés, des idoles, des traditions endurcies, cela signifie ne pas avoir peur des nouveautés et des audaces, ne pas avoir peur des monstres, ne pas croire que le monde va s'écrouler si un ouvrier fait des fautes de grammaire, si un poème est boiteux, si un tableau ressemble à une affiche, si la jeunesse fait le pied de nez à la sénilité académique et pâteuse. Les futuristes ont joué ce rôle dans le domaine de la culture bourgeoise : ils ont détruit, détruit, détruit, sans s'inquiéter de savoir si leurs nouvelles créations, produites par leur activité, étaient dans l'ensemble une œuvre supérieure à l'œuvre détruite : ils ont eu confiance en eux-mêmes, dans la fougue de leurs énergies¹... »

1 Antonio GRAMSCI dans un article sur « Marinetti révolutionnaire », numéro spécial de *Alfabeta*, La Quinzaine littéraire, n° 84, anno 8, mai 1986, p. 40.

pour eux, sinon dans des représentations cathartiques qu'il faut payer au prix fort : le tragique humain devient un produit dérivé sur lequel on peut faire du profit. Nous cultivons une esthétique anti-tragique de la marchandise, nous devenons une publicité *Star Wars* en en portant le t-shirt sous licence. Nous voilà enfin héroïques ; pendant qu'on rêve à la princesse Leia, on ne pense pas à la destruction de l'écosystème. De publicité on devient produit – qu'importe, nous avons l'espoir que Hollywood saura repeindre le ciel avec une couche d'ozone en bleu Pepsi, que les trottoirs des villes seront fabriqués par Nike, que nous assisterons aux performances d'avant-garde du Coca-Cola Center. Tandis qu'on se soucie des politiques d'une Fédération galactique, tandis qu'on vante les mérites d'une compétition de marché (dans laquelle ne survivraient pas ceux qui la vantent), on entretient un mythe d'autonomie et de suffisance qui est proprement stupéfiant : pseudo-suffisance de nos sociétés, pseudo-autonomie des individus. Car il s'agit de nier le système de dépendances sur lequel est fondée notre autonomie, de nier la violence sur laquelle est fondée notre confort. Rappeler à tout un chacun que nous sommes les **produits** de systèmes de contraintes et d'exclusions ne fera que raviver une blessure narcissique dont les effets néfastes se sont assez fait sentir, dès lors que les penseurs de fer n'ont cessé de faire payer à tous et à toutes le compromis qui leur est pourtant si profitable. Il ne s'agit pas ici de déplorer l'avènement d'un âge de fer en raison de la perte d'une « nature » humaine, il s'agit d'une appréhension : quel monde aura créé cette époque ? Jusqu'où pousserons-nous notre cynisme qui consiste à ne pas croire aux principes – et tout à la fois à se laisser divertir par ceux-ci ?

BECKETT avouait sa sympathie pour le peuple immense des perdants, le continent sans limite des égarés. Car il faut avoir été exclu, appauvri, humilié pour découvrir la nécessité de se créer des valeurs propres et de vivre en regard de celles-ci, sans cultiver l'illusion qu'elles sont absolues. Qu'on se rassure, nous sommes très peu héroïques, nous sommes déjà très abîmés, nous avons coutume de « misérer » ensemble, nous faisons partie des « slightly damaged people ». Quant à ceux qui, aujourd'hui, croient pouvoir justifier leur existence selon des valeurs préétablies, ils ne manqueront pas de découvrir tôt ou tard que le lien social a changé de nature, dès lors que celui-ci ne rapporte pas les individus les uns aux autres, que chaque individu se rapporte individuellement aux images (succès, efficacité, appartenance, autonomie) à travers lesquelles la distribution du travail se maintient. À l'époque de la perte du lien social et de sa substitution par des images, la **solidarité** est devenue une vertu

révolutionnaire. Un constat sur l'état de choses moral de notre époque ne peut manquer de signaler une perte de la solidarité et de la gratuité dans tous les domaines, tout comme on parle de perte de la biodiversité, de l'ozone ou des défenses immunitaires. Nous avons tous les jours l'occasion de le constater : il ne faut travailler que pour soi-même, ne penser qu'à soi-même et ne rien donner d'autre, rester un héros solitaire à l'ombre des Titans. Lorsque l'organisme humain est soumis au stress, il met en veilleuse ses défenses immunitaires, car il ne « voit » plus la nécessité d'entretenir des défenses à long terme¹². On voit aujourd'hui que la **solidarité** était la défense immunitaire de la société ; alors pourquoi contribuer à un effort collectif dans une visée à long terme, si la plupart d'entre nous parviendront à détourner cet effort vers leurs intérêts immédiats ? Pourquoi travailler à un projet collectif s'il est clair que l'avenir appartient exclusivement à une minorité et à sa distribution du travail, si notre participation à ce projet n'est que notre pathétique tentative de remédier à l'indécence d'exister ?

Et si la vie était ailleurs ? Nous avons glorifié l'action car elle est accroissement héroïque de la force. Mais faute de soumettre l'action au partage, le lien social à la gratuité, la pensée à l'expérience, bientôt – paradoxalement – « rien [...] n'aura de force/D'agir, car notre cœur est mort, nous vivons tels des ombres » (HÖLDERLIN)¹³.

TUEZ TOUS LES MENSONGES !

28 février 1974 : L'artiste Tony SHAFRAZI est entré dans le Modern Museum of Art et a vandalisé le *Guernica* de PICASSO en y pulvérisant de la peinture rouge à l'aide d'une bombe aérosol. « Nous ne pouvions plus bouger – Nous étions tous abasourdis », raconte Greg LOSAPIO, 16 ans, qui assista à l'événement. LOSAPIO et ses camarades de classe virent SHAFRAZI écrire en lettres rouges « Tuez tous les mensonges » sur l'œuvre en noir et blanc de PICASSO. SHAFRAZI, stoppé par un gardien, clama qu'il était « un artiste » et qu'il voulait « dire la vérité ». En 1980, tournant le dos à son destin de vandale, il ouvrit une galerie d'art.

12. PERRIN, Louis. *Le système immunitaire*, Dominos/Flammarion, 1999.
Œuvres complètes, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 8

13. HÖLDERLIN, *Le Pain et le vin* (trad. G. ROUD), in
E. JÜNGER, A. GNOLI, F. VOLPI, *Les prochains Titans*, trad. M. BOUZAHER, Grasset, 1998, p. 29 et 102.